

**NICE SOUS LE PREMIER EMPIRE
D'APRÈS LA CHRONIQUE
INÉDITE DE L'ABBÉ BONIFACY**

PAR L. IMBERT

La période du 1er Empire, si attachante par tant de cotés, présente pour notre région un intérêt particulier, comme étant celle du pays niçois avait à s'intégrer à la Nation française après plusieurs siècles de séparation, on peut même dire d'isolement. Aussi les études se sont elles multipliées en ce sens, au fur et à mesure qu'archives et bibliothèques s'ouvraient aux investigations des travailleurs locaux. A ceux-ci se joignaient bientôt des étudiants venant y chercher des sujets de thèses ou de diplômes¹.

A ceux-là surtout, nous pensons titre utiles en leur signalant ici une source d'informations inédite et susceptible d'être utilisée avec fruit dans leurs recherches. Il s'agit de l'œuvre d'un témoin contemporain, l'abbé Bonifacy qui, durant près de 50 ans, a laissé sur son pays natal auquel il était passionnément attaché, de précieuses notes historiques et statistiques sous forme de Chroniques dont on connaissait jusqu'ici une dizaine de volumes conservés aux Archives municipales de Nice. Mais dans cette précieuse série qui s'étend de 1792 à 1830, une lacune était à déplorer, portant précisément sur la période du Premier Empire. Le classement puis la rédaction du Catalogue du fonds manuscrit de la bibliothèque de Cessole, aujourd'hui au musée Masséna, nous a permis de combler cette lacune, et c'est cette chronique inédite que nous voudrions présenter ici. Nous le ferons très simplement, en détachant du texte en question les passages que nous jugeons les plus caractéristiques, au fil des évènements qui se déroulent sous les yeux, puis sous la plume du chroniqueur, en leur laissant le plus possible leur forme originale dans la traduction que nous en donnons, car la langue employée est l'italien, entremêlé souvent de mots ou d'expressions en langage local, le nissard.

Fortement enraciné dans le terroir niçois, très représentatif des idées traditionnelles de son milieu et de son temps, Bonifacy avait accueilli la Révolution française comme un vrai cataclysme social. Quand commence cette partie de sa chronique que nous présentons ici, les choses ont déjà bien changé. Il l'avait déjà reconnu lui-même en annonçant la venue du préfet qui devait personnifier dans le département le nouveau régime : "N.D. Dubouchage est arrivé, le règne des "débraillés" - debrayat - est fini".

Pourtant, si l'ordre est revenu dans l'administration et les institutions, il n'en est pas de même dans les esprits et dans les cœurs. A coté de tous ceux qui se sont accommodés plus ou moins aisément du nouveau régime, les soi-disant "patriotes", il y a encore les "bons", c'est à dire ceux qui ne sont pas infectés de ce virus, comme nous dirions de nos jours, que Bonifacy appelle si curieusement "le gallume". Ceux-là, dans les circonstances du moment, ne peuvent que s'incliner prier et attendre. Mais notre terrible abbé ne saurait ainsi se résigner au silence et c'est tous les jours que devant son cahier de notes, il se libère de la contrainte qui lui pèse, en jugeant tout à son gré les faits menus ou grands qui arrivent à sa connaissance. "Nous le verrons ainsi sensible et pitoyable aux misères de ses concitoyens, à qui il ne cesse de s'intéresser jusque dans les menus détails de leur vie quotidienne, systématiquement hostile aux gens et aux actes du régime détesté, qu'il crible des traits de son ironie caustique, de sarcasmes et d'injures, laissant finalement, sur ces dix années chargées d'histoire, un témoignage vivant et passionné, fourmillant d'informations de toutes sortes toujours puisées à bonne source."²

1805.- Le début de ce volume de Chroniques coïncide avec l'avènement de Napoléon au trône impérial. Le 4 janvier, une brève note-annonce, sans commentaire, ce grand évènement, qui sera célébré à Nice comme dans toutes les paroisses du diocèse, par un Te Deum solennel. Mais tout de suite nous nous trouvons ramenés à une réalité infiniment moins

¹Pour les documents d'archives, cf. particulièrement L. Imbert, Répertoire num. du fonds "Consulat et Empire" des Archives des Alpes-Mmes.

²Des cahiers de Chroniques dont nous donnons ici des extraits, de 1805 au début de 1814, figurent dans le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cessole au Musée Masséna sous le n°18. -Sur la vie et la carrière de l'abbé Bonifacy, nous renvoyons aux articles parus dans le Nice Historique, 1963 pp.1, 34,78.

brillante, dans un climat tout différent. A ce moment, en effet, Bonifacy se trouve en pleine montagne, à Malaussene; de là-haut, il contemple un spectacle désolant "l'horrible état du Comté, des Alpes stériles, nues, épouvantables; oh? Misérable pays !" s'exclame-t-il, apitoyé. Il est vrai que le moment est particulièrement mal choisi. La neige tombe en abondance telle que dans toute la région l'on ne parle que de nevas straordinari. À Saint-Sauveur une calenco (avalanche) terrible a emporté un bois de châtaigniers grands dommages aussi à Saint-Étienne, Isola etc... Jusqu'à la hauteur de Levens, à partir d'où ont commencé des pluies violentes et ruineuses. La faim a fait sortir les loups de leur tanière; on en a vu une bande de onze aux environs de Clans, sept ont été pris au piège.

Rentré à Nice notre chroniqueur a été pris par des préoccupations d'un autre genre, celles causées par les abus du régime et le trouble qu'ils provoquent dans la population. Et en premier lieu la conscription de toutes ces mesures la plus impopulaire, mais celle aussi qui apparaît essentielle à la politique gouvernementale et exige le concours actif de toutes les autorités. Ainsi l'évêque Colonna, sur intervention du préfet, lui signalant que "des ecclésiastiques de ce diocèse, qui jouissent des bienfaits du gouvernement, accordent protection aux déserteurs et conscrits réfractaires, afin de les soustraire aux lois ", adresse une circulaire à ses curés à ce sujet (16 février). Cela n'est naturellement pas du goût de Bonifacy, non plus que le zèle un peu excessif, à son gré, montré en la circonstance par un de ces curés, celui de Roquesteron³. Dès le mois de juin d'ailleurs, il faudra qu'une nouvelle circulaire vienne encore solliciter la jeunesse aux armes, avec ordre d'en donner lecture au prône trois dimanches consécutifs, en même temps que du manifeste préfectoral contre les réfractaires qui tombent sous la rigueur de la loi.

Moins néfastes, sans doute, par leurs conséquences, les nombreuses me -sures que prend le gouvernement, dans le cadre de la réorganisation administrative du pays, se heurtent à un parti pris d'opposition systématique qui les présente comme des complications et vexations inutiles, ne méritant que remarques ironiques ou injurieuses. Même un évènement important, comme est la réunion au département des 22 communes liguriennes, que Bonifacy reconnaît susceptible, en d'autres temps, de soulager les misères du pays, lui paraît maintenant inefficace "attendu l'état dans lequel nous nous trouvons depuis treize ans"⁴.

Bien entendu il ne peut qu'en être de même pour toutes les manifestations qui vont se multiplier tout au long de son règne en faveur chi nouveau maître: adresses de corps constitués et de groupements divers, harangues, députations etc... Spontanées au de commande. Et même quand, à l'automne, repartant à la conquête de l'Europe, l'Empereur marquera les étapes de son épopée par ces noms prestigieux, Ulm, Vienne: Austerlitz, c'est avec indifférence ou ironie que la chronique, enregistrera ces grands évènements. Ainsi le bulletin de la Grande Armée qui annonce ces hauts faits, n'est guère qu'une banale affiche "grande bien comme la moitié d'un drap de lit", qu'on lit sur tous les murs; et le reste à l'avenant: salves d'artillerie, Te Deum à la cathédrale avec l'assistance des autorités, courses de bateaux, illuminations le soir - de la bonne huile bien mal employée!- théâtre gratuit, "belle occasion que ne manquent pas nos désœuvrés et bons à rien, où l'on donne lecture d'une brochure intitulée La vie du soldat français, par un jeune conscrit... inepties solennelles... tout cela fait rêver..."

Dans la chronique locale, toujours variée, une note curieuse : le départ au début de juin, après un séjour de quelques mois, du prince Frédéric de Saxe - Gotha "soulagé, dit-il, de ses douleurs par l'effet des bains qu'il a pris dan la senza au moulin du Port"⁵.

³ Anas, anas, fevu sordà (allez, allez, faites vous soldats) ha sclama a prono, ce qui lui vaut ce compliment ironique : oh, lo brave, es un dei dot.

⁴Sur cet agrandissement si avantageux pour le Département, cf. Répertoire du fonds Empire, p. XXVI-XXXI.

⁵La senza, aujourd'hui ressensou, est le résidu de la trituration des olives après extraction de l'huile. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de l'emploi qui a pu en être fait en thérapeutique.

1806.- Au début de l'année "notre très judicieux maire, le signor Romey", estimant que certains noms de rues ne sont plus conformes à l'esprit nouveau du régime, a décidé de les changer.⁶ Cette mesure excite la verve de Bonifacy: "Beau travail s'exclame-t-il, un sans-culotte qui détruit l'œuvre du génie républicain et sans-culotte... Les noms révolutionnaires rappelleront à jamais les atrocités les plus énormes, les nouveaux sont un acte de la plus vile servitude; les uns et les autres servent à faire détester par les hommes de bon sens, tous les facendiers (les partisans, intrigants) de notre gouvernement de malheur". Et un peu plus tard, quand Romey aura fait connaître sa proposition d'élever à la Turbie, le monument en l'honneur de Napoléon décidé par le Sénat, c'est avec mépris qu'elle est ici accueillie: "batifole; grandiose ineptie".⁷

C'est que notre bon abbé n'aime pas les flagorneurs, ni le régime fondé sur la contrainte, à quoi il n'a jamais pu s'habituer, nous le savons; et il s'en explique par cette sorte de profession de foi: "la plus lourde des charges dont nous avons à souffrir est la privation de toute vie civile et sociale, en tombant dans les mains d'un pouvoir arbitraire et absolu, au dans celles, pires parut-titre, de ses agents... nous sommes des esclaves, mais ces esclaves toujours frémissants".

Ce frémissement, nous le sentons toujours sous sa plume quand il en revient, et c'est souvent, à la "grande affaire", la conscription "qui occupe tout le monde, les uns pour l'activer le plus possible, les autres pour essayer de s'y soustraire... Ainsi, tous les ans, se renouvelle la liste et s'augmente le nombre de cette jeunesse misérable. Et pourquoi? Pour aller porter la dévastation chez des nations pacifiques, pour répandre la régénération !" Et cette année, en septembre, les lettres courent encore pour appeler les conscrits à leur sort, à la guerre, au désordre.

C'est que les chances de paix, à peine entrevues, se sont une fois de plus évanouies. Le 26 septembre, des prières publiques pour la guerre sont prescrites par une circulaire de Zortalis. Une fois encore, des succès éclatants y répondent, et dès le 16 novembre, le chant du Te Deum retentit à nouveau sous les voûtes du Dôme.

1807.- La défaite de l'Autriche n'a pas suffi à mettre fin aux hostilités. Restait la Russie à éliminer, tâche plus ardue, qui fera l'objet de la campagne d'hiver et de printemps, avec les batailles meurtrières d'Eylau, en février, et de Friedland en juin. Aussi, dès le début de l'année, voyons-nous le préfet venir demander pour l'armée, 237 jeunes gens... et cela en grande presse et sans retard. Le même jour 5 janvier, ordre de réarmer la garde nationale. Et ce n'est pas fini, car le 3 mai arrive un courrier extraordinaire prescrivant une levée anticipée de deux ans. Grand bouleversement chez les intéressés. Les jeunes cherchent par tous les moyens, fut-ce au détriment de leur santé, de se soustraire à cette obligation; l'un d'eux n'a-t-il pas tenté de s'infecter la rases (la gale)? Douleuruse situation. "Verrès ne s'attaquait qu'aux riches; aujourd'hui nul n'est à l'abri des griffes rapaces de le aigle impérial". Finalement le préfet, par modération d'âme, consent à ramener à 500fr l'amende que le décret fixe entre 10 et 1000fr. contre les réfractaires. Pour essayer d'en récupérer un certain nombre, un autre décret accorde l'amnistie aux sous-officiers et soldats, ou marins qui, en état de désertion, ne sont pas encore jugés définitivement. Quelle faim de chair humaine!"

En ces temps-là, Bonifacy avait vu rentrer en scène, avec leur impudence et leur effronterie ses vieux adversaires, les francs-maçons. Le soir du 23, à l'occasion de leur fête

⁶V. dans Combet. La Révolution dans le Comté-de Nice, appendice XI bis, la nomenclature des noms de rues révolutionnaires.

⁷Cf. Quelques idées sur le monument triomphal, voté par le Sénat conservateur, à Napoléon le Grand, par Louis Romey, maire de Nice (chez Cougnet, 1806, in. 8,40p.)

annuelle de la Saint-Jean, grande illumination de la loge principale; grande sérénade, concours de peuple. N'avaient-ils pas eu la hardiesse de mettre sur la porte de l'entrée, une inscription latine dédiée à leur grand maître Joseph Napoléon. Et cela au mépris du public qui les vilipende et les hait. On dit qu'ils vont affilier encore deux dames, après les trois qui auraient déjà été admises.

Tout en paraissant favoriser ainsi, ou tout au moins tolérer cette secte réprouvée, l'Empereur se déclarait "content de son clergé, louant ses mœurs pures son rand désintéressement, l'application constante à ses devoirs". "Grand capitaine de bohémiens", capitano de zingari, réplique notre terrible abbé, qui ne se laisse point amadouer aussi facilement et reste méfiant, non sans raison, comme va le prouver la suite des évènements.

1808.- Dès la fin de janvier, en effet, de cette nouvelle année, se répand une nouvelle désolante, qu'une armée française de 6000 hommes est en marche sur Rome. Les "bons" s'en affligent grandement, leur douleur sera encore plus grande quand, en novembre suivant, ils pourront lire dans une lettre, venue en grand secret de Rome, les ténébreuses intrigues tendant à évincer de son trône le souverain pontife.⁸

Mais il faut bien se tourner vers des préoccupations tout aussi douloureuses et plus proches. Le 1er mars est un jour bien triste car c'est celui où l'on tire au sort pour la désignation des 29 partants en activité et 9 pour la réserve.

Véritable loterie de chair humaine, maudit système infernal servage! Et on trouve de plus en plus difficilement le moyen de se faire remplacer : on demande maintenant 5.000 l.; Quinceney a payé pour cela 150 louis d'or.

La situation générale s'aggrave d'ailleurs dans le Pays où commencent à se faire sentir les conséquences du blocus continental. Dès janvier, l'embargo était mis sur le sucre et le café. En juin, le négociant Giaume est prévenu par une estafette que le prix de ces denrées va beaucoup augmenter et que le moment est venu de s'en approvisionner. De même le riz est passé de 3 à 5 s. la livre, accaparé qu'il a été en Piémont par le gouvernement ou par les particuliers monopolisti. Aussi déjà, dans les bonnes et les meilleures familles, on restreint. et beaucoup suppriment l'usage du café, comme trop coûteux (5 l. et le sucre 3 l. la livre).

Ce souci d'économie fait contraste avec les dépenses insolites que durent s'imposer les dames niçoises, du moins celles qui furent invitées le 26 février, au bal donné en la résidence de la princesse Pauline, pour fêter l'anniversaire de sa naissance⁹; "extravagances inouïes, rapporte Bonifacy; les fleurs se sont vendues un prix exorbitant, les œillets de 6 à 10 liv. pièce. On dit qu'une dame a offert à S.A. un bouquet qui a couté 8 louis d'or. Les jardiniers qui cultivent les fleurs ne les ont peut-être jamais aussi bien vendues; il est vrai que l'occasion d'une fête aussi belle ne s'était peut-être jamais présentée".

Le 7 mai, on apprend la destitution du maire Horney et son remplacement par le comte Deorestis. L'installation de ce dernier, le 10 mai, s lieu avec un éclat particulier: illumination générale le soir, brillante sérénade, poésies. "Le public a montré un vif plaisir du choix impérial". Bonifacy était certainement du même avis car il tenait, nous l'avons vu, en assez-piètre estime l'ancien maire. Trop "courtisan" à son gré; il lui reprochait aussi "le discours téméraire" qu'il avait prononcé à la Loge, au cours de la dernière fête qui avait été encore plus bruyante et impudente qu'à l'ordinaire.

Déjà le 4 avril, les funérailles du vénérable de la loge de Saint-pierre d'Arène (la seconde ou basse loge) avaient été l'occasion d'un véritable scandale; "40 des Frères ayant suivi l'enterrement le chapeau sur la tête, une torche allumée à la main, avec leur écusson. La foule s'était assemblée à ce spectacle, par curiosité, pour voir le visage de cette race perfide.

⁸ Du cardinal Pacca au général Miollis, gouverneur de Rome, en date du 15 octobre.

⁹ Sur le séjour de Pauline Borghèse à Nice, cf. notre article dans Nice Histor. 1936 -p.33-44.

C'était là, d'ailleurs, se moquer du monde, puisque le vénérable en question avait répudié, avant de mourir, son appartenance la société et manifesté des sentiments de repentir et de chrétienne observance". À ce sujet, la chronique signale encore l'ouverture, en juillet, de nouvelles loges à Sospel et à Monaco, "bon moyen pour arriver à la félicité"!

Le 15 août lieu la procession pour la Saint Napoléon, instituée à la fois pour fêter l'anniversaire de l'Empereur et célébrer la rénovation en France de la religion catholique: "peu de décorum, aucune dévotion sauf de la part de l'Évêque et de D. Bollié¹⁰ remarquables de componction et modèles exemplaires de la religion". À cette occasion, distribution aux: pauvres, au Palais de la ville, d'un demi-kilo de pain et de 15 centimes; théâtre gratuit, courses de chevaux, course à pied sur la Terrasse; illumination le soir au Palais de la ville et aux trois clochers; fusées au bord de mer.

En septembre, grande agitation du parti Debray, Massa, Galli en vue des élections prochaines avec, comme but réel, " s'introduire aux emplois supérieurs. Quelle pureté, Quel désintéressement chez ces libéraux, quel amour de la patrie!"

Abordant le chapitre des mœurs, le moraliste, qui double souvent le chroniqueur, fait de sévères Constatations: une jeunesse sans principes, sans pudeur, sans jugement... fruit amer, mais inévitable, de la lecture des mauvais livres". Du côté féminin, pire encore : "nous comptons plus de 100 filles mères ou prêtresses de la Vénus vaga".

À signaler une louable initiative du Conseil qui a décidé de doter la ville de 20 à 25 fanaux pour l'éclairage public; on en a essayé un au Pont,

"Il a assez bien réussi et donne une lumière vive et claire". Par contre, on a été moins heureux dans les travaux exécutés pour freiner les débordements du Paillon; les fameux "épis" construits à grands frais dans ce but, ont été "dévotés" au début de novembre, à la grande stupeur de l'inventeur, ce bon monsieur Teulère, l'ingénieur en chef du Département, qui s'était pourtant targué d'aller manger dessus en famille, en période même de grosse crue ! Et pour terminer cette petite revue locale, voici le fameux Boyau "charlatan" de Provence, habitant à Nice depuis plusieurs années... qui vient débiter son thé composé de simples trouvées par un saint Père, médecin au couvent de Saint-Barthélemy, remède unique, à son dire, pour toutes les maladies internes.

Le 31 décembre, un mandement de l'évêque, prescrivant un Te Deum pour les victoires aux champs d'Espinosa, Burgos, Tudela et Somosierra, et l'entrée des Français à Madrid, vient rappeler que les hostilités, suspendues ailleurs, ont repris sur un front plus proche. Les niçois ne vont pas tarder à en sentir les conséquences. En attendant, ceux d'entre eux qui s'intéressent à la politique, ont pu prendre connaissance, avec grand plaisir, d'une lettre qui courait en ville dès le mois d'octobre, en cachette et de façon mystérieuse, adressée par le général espagnol Palafox au général français sur l'invasion de d'Espagne.

1809.- Cette année est de beaucoup la plus riche et la plus chargée en informations sur les matières les plus variées¹¹. Elle est caractérisée d'abord, par des conditions météorologiques anormales. Un hiver très rigoureux, en janvier et février surtout. À Cimiez, les oliviers inspiraient des inquiétudes, mais grâce à une dévote et fervente neuvaine à Marie, ils devaient se remettre et, contre toute espérance, donner fleurs et fruits en abondance.

Encore le 3 avril, une tempête de neige mêlée de grêle s'abattit durant 3/4 d'heure, froid et neige persistant dans les jours suivants, causant des craintes pour les fèves, les vignes, les oliviers, les muriers. De sorte que le mois d'avril que nos pères appelaient lo gentil (le gentil) a été tout entier cattivo e brutto La campagne se trouvait ainsi en retard de quinze bons jours. Dès septembre, dans les premiers jours, ce furent des pluies excessives qui tombèrent et encore hors de saison. "Il s'ensuit que la récolte de figes sera médiocre faute de pouvoir les

¹⁰Directeur du Séminaire, membre du Chapitre cathédral.

¹¹226 articles, alors que la plupart des autres années en comptent moins de 100.

sécher; on ne voit pas un seul graissié¹² et nous serons privés, cet hiver, d'un bel et bon appoint de nourriture, surtout à la campagne". Finalement, le froid qui avait disparu si tardivement, a fait un retour précoce: à la fin septembre à Bellet avant que les vendanges ne soient commencées, il y a trois doigts de neige; à Coaraze, Peille, froid et neige; l'hiver anticipe de façon assez anormale.

Sur le plan extérieur, l'évènement le plus sensationnel est la réunion des États romains à l'pire avec ses conséquences sur les rapports entre le pape et l'empereur. Le bruit en a couru dès le 10 juin, puis s'est propagé rapidement: "les personnes timorées s'en affligent grandement en secret, celui qui a une foi vive espère en Dieu, prie et se tait." En juillet, un moment, on a voulu espérer sur la-foi des nouvelles d'après lesquelles les puissances s'opposeraient à cette réunion de Rome à la France, et demanderaient la libération du pape, du cardinal ministre et autres prisonniers de l'empereur. On parlait aussi d'un débarquement de 25.000 Anglais à Cività Vecchia. "Le 2 août, à Cimiez, l'affluence des fidèles a été plus grande que d'ordinaire. La nouvelle de l'emprisonnement du pape y a contribué. On prie en silence, mais la tristesse paraît sur tous les visages". "Le 6, le Sr Sanpierre apporte la nouvelle du prochain passage de Pie VII, énoncé on ne sait où; elle se répand rapidement et occupe tous les esprits."

"Le 7, après déjeuner... la population tout entière s'est précipitée jusqu'au Var pour voir le pape et recevoir la sainte bénédiction. Quelle émotion! Que de larmes, que de prières vives et ferventes pour le Saint Père!" - Le 8, continuation du séjour; réceptions... Le comte de Cessole compose un sonnet à son intention.- Ainsi le 9..."Le bord de mer, les bastions n'ont pas cessé d'être pleins d'une multitude attendant anxieusement la bénédiction du pape dont la grande terre est enfin touchée par ce spectacle si tendre". Le matin du 10, départ pour L'Escarene, puis Sospel où se passe la nuit.- Des prières publiques sont dites en diverses églises; confréries, paroisses, chapitres suivent ce bon exemple. Beaucoup de Niçois continuent à s'intéresser au sort du pontife: une lettre de Gênes à ce sujet, dont beaucoup de copies circulent en cachette est lue avec avidité par les gens sains et libres du gallume¹³.

En contraste avec ces manifestations de ferveur populaire, combien paraît terne, sous la plume de Bonifacy, le compte-rendu des fêtes et cérémonies officielles en l'honneur du régime. Pour la saint Napoléon, une seule ligne: «illumination mesquine sur invitation du maire»; Te Deum pour la bataille de Lintz, pour l'entrée à "Vienne, une sèche mention. Mais, sous l'indifférence affecte, perce l'émotion ou le ressentiment: le 16 juin, une lettre du général Garnier propage le bruit d'une déroute des autrichiens, "tous ceux qui ne sont pas infestés du gallume maudissent les Français"; le 2 août, nouveau Te Deum, pour la victoire de Wagram; cette fois la colère éclate: "ces Te Deum répétés ne font qu'exciter le rire de qui connaît ces charlatans, qui cherchent à en imposer au peuple par ce moyen, mais il ne saurait se laisser prendre à ces tromperies. On dit que ce Te Deum est déjà le 48e. À quand le Miserere, qui serait plus de circonstance!"

C'est qu'en effet, on ne savait que trop bien de quel prix se payaient chaque année ces victoires éclatantes, et encore une fois en cette fin d'août "des lettres menaçantes, d'un style âcre, impérieux, appellent les conscrits aux armes préfet, maires, sont animés du démon de la guerre". Aussi, c'est sans indulgence qu'avaient été accueillies, au début de l'année, ces lettres de grâce accordées car l'Empereur dans une séance solennelle de la cour criminelle de justice, à 9 individus condamnés aux fers, au bagne de Nice, pour désertion et insubordination. "Oh bohémiens, quelle belle grâce; au bagne, au moins, ils étaient tranquilles, ils avaient sauvé leur peau!". Et leur sort pouvait bien en effet, être jugé acceptable, comparé à celui de sept de

¹² Installation pour le séchage des figues sur claies, pour la consommation hivernale.

¹³Cette lettre, datée du 15 octobre, contient quelques particularités inédites sur les circonstances de l'enlèvement du Pape.

leurs camarades trouvés noyés dans le Var, peu après, en essayant de revenir au pays.

Les gens de la marine n'acceptaient pas plus aisément de se soumettre à ces mesures de conscription. Et à la fin d'août, il avait fallu un grand rassemblement de gendarmes, aidés par un détachement de soldats, pour procéder à l'arrestation de femmes, mères ou épouses de marins réfractaires.

En ce temps, d'ailleurs, l'extension des hostilités au bassin méditerranéen avait rapproché la guerre du littoral niçois, en y amenant la présence d'éléments de la flotte anglaise, et troublant singulièrement la tranquillité du pays. Déjà, l'année précédente, défense avait été faite de pêcher de nuit, "par crainte des Anglais qui pouvaient jeter des écrits contre l'invasion de l'Espagne". Mais depuis, c'était un véritable état de guerre qui s'était institué sur nos côtes. Ainsi, au début de juin, voit-on le négociant niçois, Gioan, amener un bâtiment corsaire de 8 pièces de canon et 20 hommes. Parti finalement le 15 avec 30 hommes d'équipage, sous le commandement du capitaine Lubonis, avec des lettres de marque pour 6 mes, ce bateau était condamné à une brève carrière, capturé qu'il devait être le 4 septembre suivant par des Algériens "à hauteur de nos eaux".

Toujours au début de juin, la découverte d'une escadre anglaise, assez forte, voguant en vue de Nice, fait craindre une descente L'improviste et oblige à doubler les gardes des batteries de Saint-Hospice, du fanal de Villefranche et autres points. Quelques jours plus tard, sept petits bâtiments français dont deux appartenant à des Nissards, le négociant Lusébi et le capitaine Giordan, sont pillés par les anglais dans les eaux du Gorgian (Golfe Jouan). Le 25, deux bateaux de pêcheurs ayant été soumis à leur visite, on en profite pour renouveler avec plus de rigueur l'interdiction de pêcher de nuit. Puis, par un heureux retour de fortune, c'est un corsaire marseillais qui conduit à Villefranche un brick anglais et une corvette américaine, avec une belle et riche cargaison de sucre et de café, vingt pièces de nankin, etc... Le 9 juillet, bagarrata solenne, combat naval de 11 heures du soir à 5 h. Rumeurs en ville... Grande frayeur chez les "patriotes", les Français. Enfin, le 18 août, on met l'embargo sur tous les bâtiments, à cause de 150 voiles anglaises qui côtoient dans nos eaux. Malgré le trouble ainsi apporté à la navigation et à la pêche, "Salvi a calculé que la pêche des sardines et des anchois du Var se monte, cette année, à 12.000 rubs.

Mais il ne faut pas s'étonner si tous ces événements causent un certain désarroi dans une opinion publique tiraillée "souvent en sens contraire", désarroi qui se traduit par un mécontentement général et des plaintes de tous côtés. Personne n'est satisfait de la façon dont vont les choses, tout le monde souffre et on ne voit pas le moyen de se sortir de tous ces embarras. Les "politiques", l'âme abattue, ne savent de quel côté se tourner et sur quoi s'appuyer. Les "patriotes" s'effrayent du bruit qui court d'un retour des Piémontais : ce n'est qu'un songe d'une imagination agitée par la crainte, sans fondement ni apparence. Mais il en est qui croient encore à l'immortalité de l'empire et s'en montrent tout gonflés. Ainsi la loge de Nice a-t-elle célébré sa fête annuelle avec encore plus d'arrogance; n'ont-ils pas eu l'impudence d'écrire au fronton de la porte principale : amicorum virorum xysto... à la loge du faubourg, l'orgie habituelle a été peu brillante... signe de division "Les marguilliers de la cathédrale voudraient que l'évêque interposât son autorité afin que les francs-maçons ne puissent, au cours de leur bacchanale, exhiber leurs pavillons à l'extérieur. Mais que peut faire Monseigneur?... Prier et se taire, c'est ce qu'exigent les tristes circonstances où nous nous trouvons"¹⁴.

Au point de vue économique, la situation commence à donner des inquiétudes: les affaires ne vont pas, l'argent se fait de plus en plus rare, "sauf chez les coquins"; le chômage provoque des plaintes de la part des artisans, et on ne trouve à emprunter que par contrat,

¹⁴L'année précédente, cependant, l'évêque avait protesté auprès du préfet, qui l'avait immédiatement rassuré, contre la prétention que l'on prêtait aux F.M. d'assister à la procession de la Fête-Dieu avec leurs emblèmes (cf. Rance-Bourrey, dans l'Arm. Nissart, 1936,1 p.9).

jusqu'à 18% d'intérêt, "chose intolérable, ruine de la famille; seuls les étrangers gagnent et amassent de l'argent, ce qui fait enrager les gens".

Au point de vue moral, la situation n'est pas moins préoccupante. En plus des prostituées, donneuses, trop nombreuses, la corruption des mœurs s'introduit chez les filles, même dans la classe des travailleurs et en certaines parties de la campagne. A l'hôpital, qui est chargé de payer les mensualités pour les enfants abandonnés, on évalue à 300 leur nombre. La jeunesse est sans morale et sans vertu; la société tout entière s'abandonne à la licence. Naturellement, Bonifacy voit là "le fruit le plus beau de la Révolution" et la conséquence causée par la misère et le gouvernement qui nous opprime, mais il se plaint aussi de la rareté et de l'insuffisance des ministres du culte qui seraient aptes à combattre ce fléau. C'est qu'en effet, il n'a pas été sans observer, avec d'autres bonnes âmes, que la première communion se faisait maintenant avec trop peu de ferveur, et il attribuait le mal à la mauvaise instruction religieuse que recevaient ces jeunes gens, à l'ignorance ou au manque de zèle de certains ecclésiastiques. De même, les cérémonies comme celles du Corpus Domini attirent-elles toujours affluence de peuple dans les rues, mais sans beaucoup de dévotion et sont devenues un spectacle de curiosité.

Après le souci des âmes, celui des corps. Bonifacy s'inquiète du nombre toujours croissant, des cas de décès par tisis, phtisie. Le mal atteint les personnes de l'un et l'autre sexe, de toute condition et de tout âge. "Aux dires du professeur de chirurgie de l'hôpital Saint-Roch, la fréquence et les progrès de cette maladie, pour laquelle notre air n'est pas fait, sont dus aux angoisses de l'âme, angosciose affezioni dell'anima. Une obligation de plus pour nous, de chérir les Français!"¹⁵

Dans la masse des mêmes faits de la vie locale qui s'offre ainsi à la curiosité, citons celui-ci qui n'est pas le moins piquant: "les 25 et 26 juillet a eu lieu la fête de Sainte Anne avec un grand concours de monde; au sortir de l'église, beaucoup de dames eurent les pans de leur robe taillés à coups de ciseaux; c'est un usage antique qui se pratiquait de la part des nobles, par jalousie, lorsque quelque dame de condition inférieure les offusquait de trop par le luxe de ses vêtements".

Et pour terminer cette note qui montre que Bonifacy, au milieu de toutes ses préoccupations, n'avait pas perdu le goût de l'étude et de l'archéologie; "En voulant y faire des réparations, N. Nieubourg¹⁶ a "barbarisé" les belles ruines de l'amphithéâtre romain de Cimiez; en fouillant, on a mis à jour de très belles choses, médailles, monnaies, camées, etc...

1810.- "Janvier, c'est le mois des grands compliments; députations, discours, harangues remplissent les feuilles publiques, mensonges, faussetés, adulations, dont on ne saurait dire qui est le plus corrompu, de celui qui les fait ou de celui qui les reçoit..."

Si l'année se passe dans une relative accalmie sur le plan extérieur, elle ne se présente pas, sur place, sous un jour aussi favorable. "Année mauvaise en tout genre de production. Notre campagne est flagellée par une main invisible. Depuis peut-être 50 ans, on n'avait pas vu pareil bouleversement"; telle était la situation à la fin juin. Des conditions météorologiques défavorables, particulièrement des pluies persistantes, devaient provoquer un rendement misérable en fèves et grains, quasi nulle en vin. Naturellement, en conséquence ne tarde pas à s'en faire sentir. La farine de Paris qui se vendait 16 livres le kilo fin juin, a augmenté d'un tiers, et passé à 24 1 en juillet. Au Piémont, c'est à peine s'il arrive encore quelque sac de grain car, on ne sait pourquoi, il est encore plus cher que celui qui provient de l'étranger".

¹⁵C'était déjà l'avis du Dr anglais Davis! De coeli Nicaensis utilitate in phtisi pulmonari (Nice, Soc. typog. an XI, 19 p.)

¹⁶Sans doute Hilaire St-Pierre, comte de Nieubourg, dont Durante dit qu'en 1820 il faisait encore des découvertes à Cimiez.

Pour la reine d'Etrurie, alors en résidence à Nice, les mauvais jours ne sont pas encore arrivés. Cela lui Permet d'offrir au préfet, à Berluu (Beaulieu) où ils sont venus assister à une pêche au thon, à la madrague, un festin qui lui donne l'occasion de faire étalage de sa somptueuse vaisselle d'or, et de faire à la cathédrale, le don pieux de deux statuettes d'argent, d'un travail exquis.¹⁷ Mais la population tout entière supporte avec peine misères et vexations. "Aucun soulagement, au cale pitié à attendre de la main de fer qui nous opprime... Le gouvernement est engagé, pour pallier aux conséquences fâcheuses du blocus continental dans ses tentatives pour extraire le sucre des raisins, des betteraves, des céleris, "mais le sceptre impérial est si amer que toutes les plantes réduites en suc ne pourraient l'adoucir".

"Dans toute la France, et en Piémont peut-être plus qu'ailleurs, on tente pourtant la chose. C'est nous qui sommes les moins obéissants, nous nous rions des lettres, des instructions, du zèle des autorités, et nous ne faisons rien"; plus tard, revenant sur le sujet: "de notre côté, on n'a rien fait, nous sommes de mauvais courtisans"¹⁸.

Par ailleurs, certaines mesures gouvernementales, au lieu de bons effets escomptés, ont des conséquences contraires aux intérêts du pays et des particuliers. Ainsi en est-il de celle qui annule les dettes des villes. Cauvin perd une créance de 50.000 livres, montant d'un prêt en nature, 10.000 rubs d'huile, que ses ancêtres avaient fait à la ville de Nice en 1702; de même, le P. Blessin pour un prêt à la commune de Villefranche, 12.000 Fr. - Le négociant Eusébe, réduit par les circonstances à un méchant état et mis dans l'impossibilité de rétablir ses affaires en rentrant dans ses avances, tombe en langueur et succombe à son chagrin, à l'âge de 40 ans, ayant vu en plus, 2 ou 3 de ses bateaux pris par les corsaires. Le nouveau tarif des pièces d'argent ordonné fin octobre, ajoute encore à l'embarras dans les affaires; l'écu de 6 francs. Diminué d'un 30e, soit 4 sous, entraîne pour certains commerçants des pertes notables: 600 l. Pour Ghisla, la perte de la vie pour Mignon ruiné qui venait de vendre pour 12.000 l. de soie et qui se trouve ainsi frustré de tout le bénéfice de son travail, "cette perte se fixe dans son esprit l'amaréggio et le tue". Les pauvres Niçois sont aussi Victimes des exactions de l'État qui met la main sur une somme de 80.000 l, que la municipalité voulait employer au soulagement de la grande misère de la population. La création d'un dépôt de mendicité, à la charge des communes, loin de constituer une compensation, sera une source de dépenses supplémentaires

Il ne faut pas s'étonner qu'un climat de défiance générale se soit établi, fruit de la mauvaise foi et des grandes difficultés que l'on éprouve à recouvrer ses créances; aussi, on ne prête plus sans obligations, "un notaire m'a dit en avoir fait cette année, en ce mois de novembre, pour 130.000 l. ; intérêts exorbitants, temps diaboliques de guerre immorale contre la société!".

Une seule mesure obtient l'entière approbation de Bonifacy; il est Vrai qu'elle est l'œuvre de son grand ami l'ingénieur Paul Cardon. Celui-ci a en effet, terminé en octobre le travail de triangulation, base du cadastre. Il a obtenu, pour arriver à plus d'exactitude dans l'évaluation du produit des terres, à faire admettre la distribution des parcelles en 17 catégories, au lieu des 5 primitivement adoptées, agissant en cela, en "vrai ami et défenseur du pays" et méritant les félicitations de ses chefs. Encore ne faudrait-il pas se faire trop d'illusions sur le résultat final... "Celui qui ne paie guère paiera davantage, celui qui payait beaucoup, continuera".

¹⁷ Sur la reine d'Etrurie à Nice, cf. Doublet, dans Arm. Nissart, 1930, p 35-60 et sur les statuettes en question, Nice Histor. 1913, p.87.

¹⁸ Boniface (Léonce). Cultures et produits de remplacement dans les Alpes-Maritimes au temps du blocus continental, dans Nice Histor. 1941, p.27-46. id.- Cultures et produits agricoles dans les Alpes-Maritimes sous le Consulat et l'Empire. Ibid. p.66-89.

1811.- L'année s'ouvre sous le signe d'une grande misère le 1er janvier la neige tombe en abondance; elle reviendra à la fin février. Lamentation générale: les olives rendent peu, à peine six livres d'huile par stara. On continue le système des soupes économiques, toujours en augmentation.

Les travailleurs manuels et ouvriers à la journée sont réduits au chômage et à la misère; les propriétaires se trouvent sans ressources et sans moyens pour employer des bras étrangers. En avril, à tous les autres fléaux s'ajoute une sécheresse qui ne cède qu'au bout de 45 jours, à la semaine sainte, après des prières publiques pour la pluie, alors que les fèves périllicitaient déjà, surtout sur les collines. L'hôpital se trouve dans une position critique: le gouvernement est débiteur de 30.000 liv. et ne paie rien; au cours de l'hiver et jusqu'à ce jour, il a fallu distribuer 6000 rubs de pommes de terre aux pauvres dont le nombre augmente sans cesse. Pareille misère ne s'était jamais vue au témoignage des personnes les plus âgées.

La situation devient très difficile pour tout le monde... On pense déjà que l'année prochaine sera encore désastreuse, la récolte de l'année étant déjà mangée d'avance. Le négociant Gioan a sur ses registres pour 40.000 liv. d'avances de grains et seigle faites à nos voisins de la montagne, dont Peille, qui compte bien pour la moitié.

Le juif Moïse est déclaré en faillite dans son commerce, pour 400.000 liv. d'après les uns, pour 290.000 seulement selon d'autres. Un autre négociant, D., homme probe, honnête, a suspendu ses paiements, se trouvant un arriéré de 15.000 l. ; on cite à ce propos, un trait généreux de l'ami Mars, qui honore également les deux hommes. Beaucoup encore, se trouvent mal dans leurs affaires, et comment pourrait-il en être autrement dans ces actuelles péripéties. Deux faillites aussi à Menton, l'une de 150.000, l'autre de 80.000 liv. et l'on dit qu'il s'en prépare d'autres. L'approvisionnement de la ville nécessite un apport considérable de l'extérieur: durant cet hiver jusqu'au 24 avril, il est arrivé du Languedoc par voie de mer, 24000 saumées de melia (maïs); c'est avec raison que nous appelons cette avinée l'année de la polenta, preuve de misère.

Au mois d'août, les privations se font sentir encore plus durement. Beaucoup de campagnards, dans la région de Saint-Augustin, font bouillir les pêches pour se nourrir; ils mangent le raisin encore âpre, après l'avoir exposé quelques jours au soleil. On fait de même en divers lieux de notre Comté, comme La Roquette, St-Martin et autres. Le prix des grains et autres comestibles, favarotto, grain du Piémont, grain turc de Languedoc, seigle, fèves, riz, est très élevé, et croît de jour en jour; celui des fruits également et des herbages (légumes) d'une façon générale; les pêches sont assez abondantes. Dans ces conditions, le paysan ne boit plus de vin parce qu'on n'en recueille plus depuis plusieurs années. Aussi, dès que les vendanges ont commencé en Provence, il arrive une quantité extraordinaire de raisins; le 22, à la barrière de Saint-Laurent, il est passé 1000 saumées de vin ou de vendange. Cependant, dans le même temps, quelques bateaux niçois étaient revenus en reportant, de la foire de Beaucaire, nos anchois et nos sardines sans avoir pu les vendre, chose qu'on n'avait jamais vue. D'autre part, la misérable ombre de trafic maritime qui nous reste risque de disparaître sous la menace des Anglais qui, en mai, en peur de jours, ont capturé 11 petits bâtiments en route pour notre port.

Et toujours le même sujet d'affliction: que ce soit la conscription maritime qui s'exécute avec rigueur suivant les instructions secrètes du préfet, ou la chasse aux conscrits réfractaires qui se poursuit dans des conditions odieuses. Passage de troupes et logement, contributions, vexations de tout genre pèsent encore sur le public. Certaines mesures se font difficilement accepter: telle celle qui prescrit l'emploi exclusif de la "livre grosse" (1/3 de kilo) dans les ventes; les boutiquiers sont rétifs, l'acheteur comme le vendeur s'y embrouillent la tête et finalement, on ne fait rien.

Aussi accueille-t-on sans grand enthousiasme la naissance du Napoleoncino: canonnade sonore, grande illumination le soir. Les feuilles publiques sont pleines de compliments et de congratulations..."Mais nous ne les lisons pas".

Lors de la fête qui sera célébrée le 9 juin en l'honneur du nouveau-né, une des inscriptions qui figurent sur la porte de la ville porte ces mots: "Bonaparte fait le bonheur de son peuple". "Peut-on mentir si impudemment? Le peuple n'est pour rien dans tout cela; on n'a pas entendu un seul viva ". Une députation composée du maire Deorestis et de 2 conseillers, - dont l'intrigant Dabray-, est bien allée à Paris, mais c'est par ordre, et quand Deorestis est rentré à Nice, avec, en poche, sa nomination de proviseur du Lycée, Bonifacy de s'exclamer : " Oh! Quel marché! Si Bonaparte ne fait pas le bonheur du peuple, il a fait celui du codin saltellante (ce pantin à perruque).

Ce Lycée, depuis si longtemps désiré et décidé, deux inspecteurs de l'Université, Joubert et Aymar sont venus voir, en mars, si la construction avançait et si les dispositions prises étaient bien conformes au programme établi.

Vers ce temps là, une décision bien défavorable à la ville de Nice est intervenue, celle qui détache de son territoire le port, la darse et la citadelle de Villefranche pour les réunir à cette dernière commune. La chronique relate aussi un évènement mystérieux qui s'est passé la nuit du dimanche des Rameaux et qui a produit en ville une indicible terreur: c'est l'arrestation, en grand secret, du négociant Basso, chambellan de la reine d'Etrurie, et d'une autre personne de sa cour, par un commissaire venu spécialement de Celles qui les a emmenés à Paris. A la suite de cet-affaire, la situation de la malheureuse reine est devenue de plus en plus pénible : obligée de se séparer de la plupart de ses serviteurs, d'envoyer à Turin pour les vendre six des plus beaux chevaux de son écurie, attendu les retards qu'on mettait à lui servir la pension promise, mais comment se fier à des voleurs?, elle a été finalement obligée de partir en véritable prisonnière, acte de barbare despotisme qui a soulevé l'indignation générale.

Ce qui consolait un peu la population dans ses épreuves, c'étaient les perspectives ou tout au moins les possibilités de paix qui s'y faisaient jour par moment, mais la chose apparaissait comme peu croyable et en fait, l'espoir s'évanouissait, les grandes puissances ne profitant de la trêve que pour se préparer de nouveau à la guerre. "En attendant, et en l'absence d'informations sûres, on en est réduit aux bruits qui courent. A la fin septembre, on susurre, en très petit comité, que le Russe et le Turc sont contre nous; on parle, à mi-voix, d'un débarquement anglais, de la prise de Gaëte, et aussi d'un soulèvement en Hollande".

Puis la chronique est muette et il faut arriver à l'année 1812 pour la voir reprendre.

1812.- Tandis que les hostilités restent suspendues dans les premiers mois, une certaine amélioration semble se produire dans le pays; en mai "on commence à ressentir un peu moins la forte misère qu'on a éprouvée durant l'hiver et le printemps passés; déjà la campagne apporte quelque secours". Mais à nouveau le canon va bientôt retentir. "Le 11 octobre, à la cathédrale, à grand fracas et avec l'assistance habituelle, on a chanté un Tedeum pour le passage du Niemen, de la Dvina, du Boristene , pour les batailles de Mollilow, de la Dvissa, de Polotstock, de Smolensk et pour celle plus importante de la Moskova. Les passages, les batailles, tout le monde les admet, mais-la victoire personne n'y croit, il faut attendre la fin et voir le résultat. Nous autres, Nissards, nous sommes incrédules, tandis que les Français avaient les bulletins filandreux de la Grande est armée. Tout est grand avec Napoléon, et grande aussi sera sa ruine".

1813.-¹⁹ L'année commence mal, à l'image du temps, brutto, pluvieux, morose. Beaucoup de campagnards, encore en âge de travailler, mais hâves, épuisés, demandent

¹⁹Nous avons abandonné, pour cette année, la copie au net de la Chronique suivie jusqu'ici pour nous reporter au brouillon, écrit au jour le jour, au fur et à mesure des évènements. Sous le titre "Memorie per la statistica e storia di Nizza l'anno M DCCC XIII° (1 cah. ; 48ff., Ms. de Cessole 25/B) il présente un tableau très détaillé des évènements. Cette abondance d'information rend encore plus difficile un choix qui s'impose et nous réduit à n'en donner ici qu'un aperçu sommaire et rapide.

l'aumône en public, certains ruinés par le départ de leurs enfants pour l'armée. On continue les soupes économiques, à raison de 6 ou 700 par jour. Même chez les gens aisés règne une certaine inquiétude, en raison des bruits qui courent, notamment au sujet du retour au papier monnaie. Le négociant Guida a donné au Sr Broc le conseil de réaliser ses capitaux et de se retirer des affaires étant donné la mauvaise tournure qu'elles ont prises à la suite de la défaite des Français en Russie. Les "politiques" sont en grande attente, tandis que les "bons" se sentent affermis dans leurs espoirs, voyant dans tous ces événements le doigt de Dieu. Dans toutes les classes de la société, on constate une totale démoralisation: froid égoïsme, fraude et tromperie partout, avec recul de la religion et de la dévotion. Voilà où en est réduit le pays gouverné par les "fils de la nuit", les francs-maçons qui, réveillés de leur torpeur, se remuent pour faire des prosélytes, mais bien en vain.

Et durant ce temps se multiplient toujours les mesures en vue d'une nouvelle guerre: levée d'hommes, réquisitions de chevaux et de cavaliers, mouvements de troupes, etc... Mettant en jeu les intérêts les plus sacrés comme les plus sordides: autour de la conscription s'est établi un véritable marché noir de remplaçants; huit de ces maquignons de chair humaine ont été arrêtés pour abus notoire.

Un ministre a choisi ce moment pour réclamer un catalogue de la Bibliothèque municipale; "on dirait qu'ils n'ont rien faire, ces malandrins, gronde Bonifacy; peut-être veulent-ils nous voler les quatre livres qui nous restent".

En février, Te Deum à la cathédrale, on l'honneur du nouveau Concordat, en présence de Masséna, entouré du préfet et du président Villeneuve. Le peuple y a assisté, cette fois, en nombre et "de cœur", parce qu'il croit à une "bonne chose". La désillusion ne se fera pas attendre.

L'annonce, au début de février, de la prochaine arrivée de la princesse Pauline fait ressouvenir que lors de son premier séjour "elle a ruiné les dames niçoises. M. Giuge a encore inscrits sur ses livres de comptes de nombreuses créances impayées"²⁰. Il n'en sera pas de n'âme cette fois; quand elle repartira le 1er juin, Bonifacy reconnaîtra que "grâce à ses dames d'honneur, elle a été très bénéfique et a fait beaucoup d'aumônes".

En mars courent des bruits de tout genre et de tous les points de l'Europe... L'Empereur aurait eu une crise de démence, durant un mois entier, qui aurait fait craindre pour sa raison; puis, parti pour la Flandre qui se serait soulevée; Berthier, Murat, en disgrâce, etc... Un conscrit de Villars, Audoli, de passage après sept ans d'absence, assure à son frère qu'un tiers des jeunes gens du pays périssent avant même d'avoir vu le feu, partie par la fatigue, partie par nostalgie, maladie dominante, qui encombre les hôpitaux et cause le plus de victimes.

L'attitude de l'Autriche reste énigmatique et donne lieu à de nombreux commentaires; d'après certains, l'empereur tiendrait pour le parti de sa fille, mais le Conseil aulique serait pour l'alliance avec les Russes, d'autres pour une neutralité armée. Enfin, d'après un bruit qui a couru dans la Provence voisine, le Pape serait de nouveau emprisonné.

A Nice, on a peur, on ne parle guère en public. Le gouvernement a peur aussi, et c'est mauvais signe pour lui.

En avril, les préparatifs de guerre continuent avec une activité dévorante levée d'hommes, avec rappel de classes antérieures, et tout le remue-ménage et les scènes de désolation habituels. Et bientôt, la guerre à nouveau déclarée, c'est la menace des anglais qui reparait sur nos côtes et particulièrement sur Toulon. Pour y parer, on nomme comme gouverneur le maréchal Masséna, que ses compatriotes avaient eu le plaisir de revoir parmi

²⁰ Cf. L'article signalé à la note 9 ci-dessus et dans lequel se trouve confirmée l'allégation peu flatteuse de Bonifacy. La princesse reviendra une 3e fois à Nice le 28 octobre. Elle logera chez Avigdor, à la Croix-de-Marbre.

eux après son retour d'Espagne. Notre commerce avec Marseille éprouve, par l'effet des circonstances, une grande gêne et doit se faire en grande partie par voie de terre, de façon très incommode et très dispendieuse. Encore convient-il de reconnaître "qu'avec ce fantôme de commerce qui nous reste, nous sommes encore moins malheureux que les villes et ports voisins, Livourne, Gênes et Marseille".

La mort, en ce début de mai, de Constantin, a laissé la place à la mairie à Caissotti Roubion, comme maire, et Caravadossi, adjoint, au grand désappointement du bon Chabaud, mais à la grande joie les nobles qui exultent "ils vont accaparer tous les postes, dit Bonifacy, en misérables serviteurs du despotisme, vrais despotes eux mêmes".

A ce moment, Masséna déclare à des amis que les affaires publiques vont plus mal qu'on ne croit. En reprenant la tête des opérations, l'Empereur a obtenu quelques succès, et de nouveau ont retenti les chants des Te Deum et les salves d'artillerie, pour rendre courage et confiance dans les destins de l'empire. Mais de plus en plus les nouvelles officielles sont accueillies avec réserve, leur portée est contestée, les victoires qualifiées de "victoires de rêve", "victoires de polichinelle". Des deux côtés, partisans ou adversaires du régime, on passe par des alternatives de doute, d'espoir et de découragement. Pour sa part, Bonifacy déclare: "l'état de choses actuel me donne le dégoût, et cela me paraît général". Il constate que l'esprit de société a presque disparu; les promenades publiques sont à peu près délaissées: ce soir (29 mai) sur la Terrasse, j'ai vu à peine quatre ou cinq dames". Le pittoresque de la ville s'en va aussi, "on ne voit pas le gracieux spectacle des bateaux partait pour la pêche aux anchois".

L'armistice de Pleiswitz du 4 juin, est accueilli avec des sentiments divers. La nouvelle en a été transmise télégraphiquement à la princesse Borghèse à Nice, par l'Impératrice... Lo Papa beu père a forsat ambou couteu a la georgio²¹. Mais en août, le doux espoir de la paix s'évanouit à nouveau après l'échec de la diplomatie, c'est encore le recours aux armes. Après quelques succès initiaux, les armées commandées par les maréchaux de l'empereur, se font enfoncer sur tous les fronts. Les désertions se multiplient. A Nice, "les patriotes" sont déconcertés, les "museaux" s'allongent. Au Te Deum, en octobre, les voix des chanteurs semblent rauques, les autorités honteuses d'être là.

Le 12, un courrier extraordinaire arrive à la préfecture, passant par Turin. On présume qu'il s'agit d'une mesure de haute police, une des dernières de la tyrannie expirante. Cora si parla plan, lo malaut va mau, e moribondo²². Cependant on garde la face. Un bal par souscription (62 à 30 l.) a été offert à la préfète; le produit a été versé pour les pauvres. Le 23, c'est la société Philharmonique qui donne un concert extraordinaire en l'honneur de Dubouchage. Mais les autorités se font plus soupçonneuses. Le préfet demande au maire de veiller sur les alarmistes; surtout au Café; un pamphlet est trouvé en divers endroits, contre "le triumvirat d'esclaves": Eberlé, gouverneur de Nice, l'adjudant, major et le commandant de gendarmerie; un autre vise la princesse Pauline, qui revient ici pour la troisième fois. De sévères avertissements sont donnés à des personnes qui se sont permis des plaisanteries déplaisantes pour le pouvoir. Déjà "le bon Giandola" a été emprisonné à Coni pour injures à l'autorité dans une de ses comédies. Le nommé Robaudi a reçu une mercuriale pour avoir un peu plaisanté autour des nouvelles qui couraient en ville. Un autre, pour avoir dit que c'est une cuna, un berceau, qu'il faudrait envoyer aux conscrits, a été appelé devant le préfet pour y recevoir une grave correction. "Preuve non équivoque de l'agonie du gouvernement...". En ce début de novembre, d'ailleurs, la bataille de Leipzig, avec son lamentable épisode du pont de l'Elster, rompu trop tôt Pour couvrir la retraite de l'empereur, va condamner les Français à se replier derrière le Rhin.

Les affaires vont donc au mieux dans le sens souhaité par Bonifacy, mais tout en

²¹ Le beau-père (l'empereur d'Autriche) a mis le couteau à la gorge.

²² Quand on parle bas, c'est que le malade va bien mal.

estimant que "notre situation présente est assez tranquille par rapport aux régions occupées par les armées" il ne s'en fait pas moins quelques soucis pour son pays en prévoyant l'invasion des alliés par le Piémont. Instruit par l'expérience, il redoute le retour du barbetisme, la famine par manque de grains, l'épidémie par le reflux des troupes françaises. La proclamation du roi de Sardaigne qu'on dit débarqué à Trieste avec 15.000 hommes - mais qu'il trouve un peu apathique- les bruits que les frontières sont envahies par les Pyrénées comme par le nord, le Rhin franchi par les alliés, ne le laissent sans doute pas indifférent, mais il en a déjà tellement entendu qu'il reste dans une prudente réserve:" ... on ne sait rien de positif... de certain... nous verrons, vedremmo".

1814.- "Bien que les nouvelles ne soient pas bien sûres et détaillées, on en sait assez pour que "les bons" s'abandonnent à une heureuse espérance, tandis que les méchants - i cattivi, cice i mali cittadini – empêtrés dans le "gallume", désespèrent. A leur figure, on connaît maintenant à quelle catégorie, o pecora o cappretta (mouton ou chèvre) chacun appartient. Ainsi s'est passé chez nous tout le mois de mars." Puis c'est, le 9 avril, "la très heureuse nouvelle" que "les puissances coalisées et le roi de Prusse sont entrés à Paris, le 31 mars". Et enfin le 16, "la nouvelle de la paix" qui va rattacher à nouveau, mais pour un temps encore, le comté de Nice aux domaines du roi de Sardaigne, et marquer la fin de cette période mouvementée, que ce fragment de chronique si heureusement retrouvée, nous a permis de mieux connaître.